

Compte rendu de l'ouvrage d'Emmanuelle Santelli, *Les descendants d'immigrés* (2016)

Swanie Potot

► **To cite this version:**

Swanie Potot. Compte rendu de l'ouvrage d'Emmanuelle Santelli, *Les descendants d'immigrés* (2016). *Revue française de sociologie*, Presse de Sciences Po / Centre National de la Recherche Scientifique, 2017, 58 (2), pp.331-334. halshs-02304082

HAL Id: halshs-02304082

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02304082>

Submitted on 2 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emmanuelle Santelli, *Les descendants d'immigrés*, La Découverte (Repères), 2016.

Par Swanie Potot

Cet ouvrage propose, en une centaine de pages, d'initier le lecteur non averti ou plus aguerri aux débats et enjeux relatifs aux descendants des immigrés en France. Pour ce faire, l'auteure ne se contente pas d'explorer une vaste bibliographie : à partir de ses propres travaux, elle interprète des données brutes issues de grandes enquêtes quantitatives, dont l'enquête TeO (Trajectoires et origines) de l'INED réalisée en 2008-2009, et convoque quelques recherches qualitatives qu'elle a menées au cours des quinze dernières années.

Emmanuelle Santelli fait un pari : celui de dessiner les contours d'une « sociologie des descendants d'immigrés » qui aurait gagné sa place parmi les classiques de la sociologie française. Pourtant, le titre même de l'ouvrage interroge le sociologue. Il ne va pas de soi que les « descendants d'immigrés » – des Français ayant grandi en France pour une large part – constituent un objet sociologique. Et si tel est le cas, qui désigne-t-on ainsi ? L'enquête *Etude de l'histoire familiale* que l'INSEE conduite en 1999 soulignait qu'en remontant à la génération des grands-parents, un quart des Français avait une origine immigrée. Faut-il en inférer que l'ouvrage traiterait de cette large part de la population nationale ? Il n'en est rien.

Consciente des ambiguïtés de la notion, l'auteure consacre tout le premier chapitre du livre à la définition de son objet. Revenant sur la diversité des populations immigrées, elle souligne qu'il n'existe pas de destin commun à l'ensemble de leurs descendants et circonscrit progressivement son groupe d'étude. Réfutant la définition administrative de l'INSEE, trop large, elle exclut les enfants de couples mixtes et propose une approche plus sociologique en précisant que « les descendants d'immigrés ont pour particularité d'être les premiers à vivre dans une société dans laquelle leurs parents n'ont pas grandi » (p.26). L'attention est donc portée sur la socialisation et, d'une certaine façon, sur un décalage culturel. C'est également par le prisme des hiérarchies sociales que l'auteure cible sa population : bien que les immigrés se répartissent dans toutes les strates de la société, les personnes auxquelles elle s'intéresse sont plutôt issues des milieux populaires. Au sein de cet ensemble, certaines populations, comme les Asiatiques, auraient tendance à suivre des trajectoires relativement favorables au regard du plus grand nombre, dont l'insertion sociale semble problématique. L'auteure précise alors que son attention « se focalisera sur les descendants d'immigrés issus de minorités visibles ». Constatant que les descendants de Maghrébins constituent la minorité la plus nombreuse (un tiers de cette population), elle centre ses travaux sur ces derniers supposés plus vulnérables ou présentant un « déficit d'intégration » (p.12), leur adjoignant parfois les descendants de Turcs et de Subsahariens.

Cette définition de l'objet mérite que l'on s'y arrête. Outre le fait que la notion de « minorités visibles » mériterait autant de précaution que celle de « descendants d'immigrés », il apparaît à la lecture de cette première partie que la catégorie sociale dont traite principalement le manuel est composée du tiers des descendants d'immigrés, celui qui semble constituer un problème social. La sélection de quelques origines, à l'exclusion de certaines autres, a pour effet d'objectiver une catégorie *in fine* ethnique, celle des « minorités visibles » en difficulté. Si la légitimité scientifique, voire l'utilité sociale, de la recherche sur cette population est indéniable, on peut s'interroger sur la désignation éponyme de l'ouvrage.

Celle-ci ne prend guère de distance avec le langage commun : bien que, comme le rappelle l'auteure, les statistiques soulignent l'hétérogénéité de la catégorie, tout un chacun voit derrière le « descendant d'immigré » un jeune maghrébin de banlieue « présentant un déficit d'intégration ». Ce faisant, l'ouvrage prend le risque de renforcer un stéréotype éculé et de limiter du même coup sa lisibilité scientifique.

Mettons cette réserve entre parenthèses pour suivre l'auteure dans sa démonstration : les chapitres suivants, forts documentés et riches de précisions statistiques, convainquent de l'existence d'un groupe social qui, au-delà des processus d'intégration, se distingue durablement au sein de la société française. Ils dessinent un champ de recherche original. Celui-ci, puisant dans la sociologie des classes populaires et celle des migrations sans s'y confondre, saisit « la manière [spécifique] dont des individus qui ont pour particularité d'avoir des parents immigrés font partie de la société » (p.7). C'est notamment à la sociologie urbaine que l'on doit, depuis *Les quartiers d'exil* de F. Dubet et D. Lapeyronnie (Le Seuil, 1992), nombre de travaux sur les microcosmes sociaux des quartiers populaires marginalisés et l'on a souvent, par extension, considéré que le devenir des descendants d'immigrés maghrébins était tout entier contenu dans ces résultats. Or E. Santelli, comparant systématiquement les données relatives aux « descendants d'immigrés » à la population majoritaire « toutes choses égales par ailleurs », met en exergue des trajectoires marquées par l'acculturation et les discriminations.

Dans le deuxième chapitre, l'auteure s'intéresse au cadre de vie, la banlieue, et aux profils d'exclusion qu'elle préfigure. Remontant le fil jusqu'aux travaux pionniers de A. Sayad dans les années soixante-dix, elle souligne que si les grands ensembles ont dans un premier temps abrité toute la classe ouvrière, ils sont progressivement devenus des « zones urbaines sensibles » et ethnicisées. Les familles issues de la population majoritaire se sont repliées vers l'habitat pavillonnaire dès les années quatre-vingts, faisant ainsi mathématiquement grimper le taux d'immigrés dans ces quartiers. Comme dans le reste du texte, l'auteure tient toute réification à distance en soulignant la pluralité des situations et la dispersion des résultats statistiques. Cela la conduit notamment à souligner le poids des contextes : il n'est pas équivalent de grandir dans un très grand ensemble de la banlieue parisienne ou dans une petite commune de province, les relations nouées hors du groupe de pairs influençant fortement le devenir des sujets. Malgré cette diversité, la littérature convoquée montre que les descendants d'immigrés touchés par le chômage et la délinquance sont devenus les figures archétypales de la banlieue. Leur représentation a évolué dans le temps et en fonction des auteurs qui se sont penchés sur « le monde de ces jeunes marqué par l'incertitude, la désorganisation, la débrouille et la rage » (p.36). Revenant sur les travaux des trente dernières années, l'auteure souligne toutefois la continuité de la marginalisation qui affecte cette population depuis des décennies.

Revisitant ce portrait du jeune de quartier, elle fait remarquer que les descendants d'immigrés ne sont aujourd'hui plus exclusivement des jeunes et qu'ils sont également, depuis longtemps (et bien que la recherche l'ait très peu souligné), des femmes, dont les parcours ne sont pas équivalents à ceux de leurs homologues masculins. De ce point de vue, bien que cela ne soit qu'effleuré dans les passages ayant trait à la question religieuse, il

semble que ce soit avec la polémique sur le port du voile islamique qu'apparaît la femme descendante d'immigrée dans l'espace public français.

Les chapitres trois et quatre s'appuient sur la sociologie de l'école et de la jeunesse pour caractériser davantage le groupe étudié. Certaines idées reçues sont mises à mal tandis que des contrastes apparaissent. Ainsi, à l'école, « les enfants d'immigrés ne connaissent pas un taux d'échec supérieur à celui des enfants du groupe majoritaire issus des mêmes catégories sociales » (p.48) voire, selon des enquêtes récentes, obtiendraient de meilleurs résultats. Des dissemblances entre descendants d'immigrés sont pourtant importantes : mobilisant à ce propos les résultats d'enquêtes qualitatives, la sociologue nous explique que ces écarts sont liés aux aspirations familiales, aux stratégies propres à certains groupes et à l'origine sociale des parents avant la migration.

C'est davantage sur le marché de l'emploi que le devenir des descendants d'immigrés subit une inflexion, les hommes étant encore davantage concernés que les femmes. Après avoir rappelé la découverte, par R. Silberman et I. Fournier, en 1999, de la surreprésentation des hommes issus de l'immigration maghrébine parmi les chômeurs, l'auteure constate que « cette inégalité sur le marché de l'emploi a d'ailleurs servi d'indicateur (et de révélateur) des discriminations exercées à l'encontre de cette population » (p.57). Ce constat appelle une nouvelle réflexion : si l'ouvrage démontre sans conteste, chiffres à l'appui, la moins bonne insertion professionnelle des descendants d'immigrés, les processus de discrimination n'y sont guère explicités. Tandis que d'autres s'attachent à en examiner les rouages (comme R. Castel dans *La discrimination négative. Citoyens ou indigènes*, Paris, Le Seuil, 2007), la discrimination apparaît ici comme une boîte noire. De ce point de vue, la mise en perspective de la situation professionnelle avec le chapitre sur la banlieue et les deux chapitres suivants est riche d'enseignements. Ceux-ci introduisent prudemment la question de la culture, à travers les thématiques des valeurs, de la famille et de l'identité. En filigrane, on comprend que la discrimination est peut-être moins l'effet mécanique d'un racisme communément partagé que le reflet d'une condition sociale marginalisante, celle de cette jeunesse que l'on choisit de nommer « descendants d'immigrés ».

Dressant un large panorama des résultats issus de la sociologie quantitative sur la question, E.Santelli réussit son pari : elle parvient à caractériser un groupe social héritier d'une certaine immigration en France, en faisant apparaître ses lignes de fractures avec la société majoritaire. A n'en pas douter, cet ouvrage introductif mais très complet deviendra une référence pour les étudiants et les chercheurs souhaitant s'initier à ce champ de recherche.

Swanie Potot